

Les études dix-neuviémistes au Québec. Pour une histoire des pratiques

Micheline Cambron
Université de Montréal/CRILCQ

Première partie

Décrire, même sommairement le travail universitaire qui s'est mené au Québec jusqu'en 1995 sur la littérature du XIX^e siècle écrite en français est une opération complexe. D'une part parce que cela met en cause deux spécialisations qui, jusqu'à tout récemment n'étaient guère entremêlés : celle sur la littérature française du XIX^e siècle et celle sur la littérature du XIX^e siècle au Québec. D'autre part parce que l'épithète d'universitaire apposée au titre du colloque fait ici problème, compte tenu du faible développement des universités jusqu'aux années 1950¹. Compte tenu des difficultés rencontrés (absence d'archives, informations lacunaires ou ambiguës, enjeux et conflits) disciplinaires), cette première tentative d'inventaire et de description repose sur l'identification des grandes figures de ces deux domaines, mais aussi à l'esquisse des divers types de trajectoire repérables, qui éclairent les pratiques concrètes de recherche.

L'Annuaire de l'Université Laval de 1887-1888 comporte ce bref paragraphe, qui permet de mesurer la difficulté de constitution d'une histoire des études dix-neuviémistes universitaires au Québec :

L'enseignement complet de la faculté des Arts conduisant à la maîtrise ès Arts n'est pas encore organisé faute d'élèves. Vu le peu de ressources que présente le pays comme encouragement à la recherche de ce grade, il est peu probable que cet enseignement soit organisé de sitôt d'une manière sérieuse.

Cet enseignement complet et véritable ne sera établi en effet qu'à partir de 1937 pour l'Université Laval et dans les années 1950 à l'Université de Montréal.

¹ Les travaux dix-neuviémistes menés à l'Université McGill, qui semblent débiter plus tôt, dès le début du XX^e siècle nécessiteraient un travail spécifique, l'enseignement des langues et de la littérature y étant intégrés. Je me limiterai à des rares incursions de ce côté.

Pour la période antérieure, les rares chercheurs ont donc poursuivi leur formation en France ou ailleurs. Or aucun inventaire des thèses soutenues par des québécois n'existe pour le Québec, et les informations biographiques sur cette question sont lacunaires sinon contradictoire. Certes les rédacteurs de *La vie littéraire au Québec*, Maurice Lemire, Denis Saint-Jacques, Lucie Robert, Chantal Savoie et leurs équipes respectives, ont fait la recherche pour les principaux acteurs de la vie littéraire, mais il demeure difficile de poser les choses de manière assurée. Ainsi, pour l'universitaire le plus important de la moitié du XX^e siècle en littérature québécoise, Camille Roy, généralement considéré comme détenteur d'un doctorat, Lucie Robert considère que seule une licence obtenue de la Sorbonne est attestée. Il est donc probable que ce doctorat soit *honoris causa*...

Toutefois, à partir des informations dont nous disposons, nous pouvons observer que les rares titres universitaires obtenus ne sont pas rattachés à la littérature du XIX^e siècle, si l'on excepte la thèse soutenue en Sorbonne par Paul Morin sur Longfellow. Mais cela n'empêche pas que voient le jour des publications de nature savante portant sur la littérature québécoise du XIX^e siècle, et dès le XIX^e siècle, pratique qui pose la question de la définition du concept de dix-neuviémiste. Je proposerai donc d'abord un prologue sur ces pratiques savantes non universitaires. Je dresserai ensuite un inventaire des trajectoires des dix-neuviémistes selon qu'ils s'attachent à la littérature québécoise ou à la littérature française. Je m'attacherai finalement à quelques figures majeures, puis j'esquisserai l'évolution des pratiques, scandées par la mise en œuvre de revues savantes universitaires et par des événements qui permettent intrication des réseaux de chercheurs français et québécois. Je rappelle qu'il s'agit d'un travail préliminaire qui a encore les défauts et peut-être aussi les vertus d'un travail exploratoire.

La littérature comme objet de savoir en milieu excentrique

Bien sûr, il est facile d'affirmer que parler des œuvres du dix-neuvième siècle au dix-neuvième siècle c'est se poser comme contemporainiste. Mais je ne crois pas que les choses soient si simples. En effet, il arrive que la période soit saisie comme période, par-delà les œuvres singulières, dans les littératures dites périphériques. Quoique le critique soit alors placé de plain-pied avec ses objets il faut bien comprendre la nature du projet tel qu'il s'exprime. Ainsi, lorsque Pierre-Joseph-Olivier Chauveau lance, en 1844 une souscription qui vise à publier un *Essai sur l'état de la littérature en France depuis la Révolution de 1789*

comportant une table alphabétique des auteurs nommés avec une courte notice biographique et bibliographique et des extraits contenant l'opinion des critiques les plus éminents, tels Laharpe, Chenier, Pallissot, Madame de Staël, Chateaubriand, Madame d'Abrantes, Saint Marc Girardin, Feller et ses continuateurs, La Biographie universelle, Charles Nodier Sainte-Beuve, Jules Janin Cormenin etc. ([publicité] *Le Castor*, Québec, 11 juillet 1844).

Cet ouvrage projeté devait avoir 300 pages selon l'appel à souscription. Chauveau, qui tient à témoigner de la connaissance que l'on de cette littérature depuis les bords du Saint-Laurent, se distingue de manière explicite de la critique effectuée au moment de la parution des œuvres, proposant d'occuper plutôt une position de surplomb, celle de l'historien, position qui lui est rendue possible par la distance géographique et symbolique qu'il entretient de fait avec la vie littéraire française. Cet ouvrage n'a pas paru, soit qu'il ne fut pas achevé comme prévu, soit qu'il n'ait pas recueilli le nombre nécessaire de souscripteurs (plus de deux cents, si l'on en croit les autres listes de souscriptions dont les données financières nous sont connues), soit enfin que le manuscrit brûla lors du grand incendie de Québec de 1845 dans lequel périt *Le Castor*. Pierre Joseph Olivier Chauveau continuera à écrire, poésie, roman et surtout chroniques anonymes, littéraires et scientifiques, dans le *Journal de l'Instruction publique* qu'il dirige. Puis, il deviendra, accessoirement pour notre propos, Premier Ministre de la Province de Québec (de 1867 à 1873). Il publiera, outre des travaux statistiques et analytiques sur l'éducation au Canada, un fort volume, mi-biographie, mi-critique sur *l'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* de François-Xavier Garneau (*François-Xavier Garneau : sa vie et ses œuvres*, 1883), le premier du genre au Canada. Il sera aussi membre et président de la Société royale du Canada², faisant là aussi œuvre de savant.

L'autre grand projet littéraire de la période vise à saisir la littérature, québécoise cette fois, comme un vaste ensemble qui doit être sauvé de l'oubli auquel le condamne sa présence exclusive sous forme de pièces éparses dans les journaux ou les fonds d'archives privés. James Huston, publie ainsi avec une érudition et un soin remarquables *Le Répertoire national*³, entre 1848 et 1850, par livraisons, restituant un long XIX^e, qui commencerait à l'arrivée de l'imprimerie au Canada, en 1764 (rappelons que les presses sont interdites dans les colonies) et qui serait inachevé — Huston appelle explicitement à une continuation de son travail. La littérature

² Il recevra en outre trois doctorats *honoris causa* l'un de l'Université McGill, et les deux autres de l'Université Laval, l'un en lettres, et l'autre en droit en droit (il termina d'ailleurs sa carrière comme professeur de droit et Doyen à l'Université Laval de Montréal).

³ *Le Répertoire national ou recueil de littérature canadienne*, compilé et publié par James Huston, membre de l'Institut canadien de Montréal, Montréal, de l'imprimerie de Lovell et Gibson, 1848-1850.

« canadienne » y est présentée comme un ensemble original qui mérite d'être connu de tous ceux qui s'intéressent à la littérature du pays, et en particulier des jeunes gens. Les textes y sont en principe publiés intégralement, accompagné d'un appareil critique minimal mais efficace, Huston publiera aussi une partie des pièces du *Répertoire*, à Paris, sous le titre *Légendes canadiennes*, chez Pierre Jannet en 1853.

Ici encore la proximité temporelle n'est pas déterminante, c'est la saisie globale d'une période qui l'est. Les littératures suisses et belges comptent aussi pareils travaux, de nature plus ou moins anthologique, outils essentiels à l'élaboration d'un discours sur la littérature nationale. Tout comme les premières histoires littéraires et les premiers recueils biographiques (rédigées respectivement au Québec par Edmond Lareau et L.M. Darveau), ces recueils contribuent à dessiner les contours de ce qui ne peut exister d'abord que par ordre performatif. Il s'agit au sens fort de gestes d'érudition à l'endroit de la littérature québécoise du XIX^e siècle. Cette érudition loge hors des universités.

L'Université Laval est fondée en 1852; l'Université Laval de Montréal, sa succursale, le sera en 1878. L'enseignement des lettres s'y réduira longtemps à la formation des maîtres. Cela n'empêche pas toutefois que des travaux importants, quoique moins ambitieux que les précédents, se développent hors de l'université ou dans ses marges, tel ceux d'Henri-Raymond Casgrain⁴, auteur d'un célèbre texte programmatique « Le mouvement de la littérature en Canada (1866) », dans lequel sont comparés Lamartine et Crémazie, — ce dernier l'emporte bien évidemment —, et qui trace l'avenir de notre littérature « pure et chaste⁵ ». Se considérant à la fois comme un littérateur (le père de la littérature canadienne) et comme un historien, il fera paraître de nombreux articles et ouvrages sur la littérature canadienne y compris sur les écrits de la Nouvelle-France. Sa correspondance le place dans un vaste réseau de littérateurs et d'historiens européens. Ses travaux sur la littérature sont souvent autant anecdotiques qu'érudits : lorsqu'il écrit sur ses contemporains il raconte ainsi, de manière appuyée, et parfois fictionnalisée, ses rencontres personnelles avec ses « objets d'étude ». Il agit alors, me semble-t-il en contemporainiste qui juge, consacre ou conspue. Ses travaux seront déterminants pour les lectures critiques à venir et j'hésiterais à lui attribuer le statut de dix-neuviémiste, même si on lui doit les premières *Œuvres complètes* d'un écrivain québécois, celles d'Octave Crémazie (1888), qu'il publie en 1882 à Québec, de manière posthume⁶. Toutefois son statut d'autorité

⁴ Casgrain vient d'une vieille famille seigneuriale, il a été l'élève du libéral abbé Pierre-Henri Bouchy, à Québec.

⁵ Henri-Raymond Casgrain, « Le Mouvement littéraire en Canada », *Le Foyer canadien*, janvier 1866, p. 1-31.

⁶ Cette édition posthume va à l'encontre du désir de Crémazie, qui souhaitait une édition à Paris, chez Bossange, comme il l'avait écrit à Casgrain dans sa missive du 13 août 1877, qui semble une lettre de rupture (Octave Crémazie, *Œuvres*, texte établi annoté et présenté par Odette Condemine, Ottawa, Université d'Ottawa, tome II, 1976.

est considérable et ses jugements sont souvent repris tels quels par ses contemporains et par les critiques ultérieurs. En somme, si l'on excepte le projet avorté de Chauveau la littérature du dix-neuvième siècle étudiée au Canada dans une perspective « savante » est exclusivement québécoise.

Le développement des travaux universitaires

Cela ne change guère durant la première moitié du XX^e siècle. Camille Roy est licencié de la Sorbonne en 1900. Dès 1902 il commence à écrire sur la littérature québécoise et publie, à partir de 1907, à la suite de l'inscription « de la littérature canadienne au programme des examens du baccalauréat », un *Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française* et un *Manuel* sur la littérature canadienne qui connaîtra 21 éditions, assez différentes les unes des autres, entre 1918 et 1960⁷. Il mènera une carrière strictement académique, à partir de 1903, occupant les fonctions de Recteur de l'Université Laval entre 1924 et 1943, et aussi de Doyen de la Faculté des Lettres fondée en 1937, contribuant à la création de véritables programmes d'études supérieures et à la réorientation de la carrières de professeur désormais associée à la création de nouveaux savoirs plutôt qu'à la seule formation de futurs enseignants. L'attitude de Camille Roy à l'égard de la littérature du dix-neuvième siècle est assez représentative du jugement académique de la période. D'une part, il considère, que la « véritable » littérature commence au Canada avec le XX^e siècle. D'autre part, tout imprégné des modèles du classicisme français, il juge, en digne élève de Brunetière, que la littérature française du XIX^e est peu digne d'intérêt : impie et extravagante⁸, même s'il publiera recueil de conférences intitulé *La critique littéraire en France au XIX^e siècle*. Ses jugements généralement négatifs à l'endroit des œuvres littéraires du XIX^e siècle québécois seront, comme ceux de Casgrain, inlassablement répétés, soit

⁷ Le *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française* de Camille Roy (Montréal, Beauchemin) jouera *de facto*, avec ses vingt-et-une éditions, le rôle d'histoire de la littérature durant plus de quarante ans. Son titre et sa teneur varieront d'une édition à l'autre. Voir à ce propos Karine Cellard, « Variante d'un récit inaugural », *Leçons de littérature. Un siècle de manuels scolaires au Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2011, p. [27]-113.

⁸ Dans cette perspective, l'ouvrage de Laurence A. Bisson, *Le romantisme littéraire au Canada*, publiée chez Droz en 1932, constitue une exception notable, mais on ne sait presque rien sur cet universitaire qui fit carrière à l'université de Birmingham. Les travaux de Paul Théodore Lafleur professeur de littérature à l'Université Mc Gill semblent quant à eux avoir été profondément marqués par le symbolisme dont se réclament ses propres poèmes. Mais nous connaissons peu de chose sur ses travaux académiques, outre un article sur Louis Fréchette, publié aux Etats-Unis. Voir à ce propos le site de la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois, et la biographie de Lafleur accessible sur www.shpfq.org (Consulté le 28 juin 2016).

déclinés dans les diverses publications de Roy lui-même⁹, soit répétés par les autres critiques. L'examen des macro-récits de réception des œuvres les plus importantes du XIX^e siècle permet d'observer la fonction de verrou remplie par ces jugements réitérés : les œuvres sont enfermées dans des interprétations univoques et deviennent objets d'une véritable non-lecture, tombant dans l'oubli ou échappant à la mise en jeu du sens dans la lecture¹⁰. Aussi les travaux dix-neuviémistes sont-ils rares durant près d'un demi-siècle.

Si par ailleurs, l'on examine, à partir des documents disponibles, les domaines de spécialisation des universitaires québécois, on voit bien que, tandis que se développent les études médiévales, grâce à la fondation de l'Institut d'études médiévales à l'Université d'Ottawa en 1922 (déplacé à l'Université de Montréal en 1942), les études sur un XIX^e plus « rugueux » demeurent confinées à de petites revues comme *Le Nigog* et sont menées par des artistes et des écrivains. Hors université donc. Il faut observer que certains acteurs ont peut-être été volontairement placés dans les marges institutionnelles. Paul Morin, laïc et un peu mécréant, ne parviendra jamais à obtenir un poste universitaire au Québec, malgré son doctorat publié. L'abbé Albert Dandurand, davantage attaché à la forme des textes qu'à leur teneur idéologique, docteur de l'Institut catholique de Paris, vivotera dans un collège et publiera des manuels qui ne seront jamais réédités, contrairement à ceux de Roy¹¹. Paul Théodore Lafleur, protestant, fera carrière à l'université McGill, y enseignant, après une maîtrise obtenue à l'université de Toronto, la littérature comparée (on ne sait trop à partir de quels auteurs) et publiant des poèmes symbolistes. Bref il faudra attendre l'après seconde guerre mondiale, et la Révolution tranquille pour que le XIX^e siècle devienne véritablement un objet d'étude.

Une génération de chercheur : des profils distincts

Cette génération sera celle de la professionnalisation des universités. Après une brève période de transition, durant laquelle des étudiants de plus en plus nombreux s'inscrivent dans des programmes de maîtrise, et rédigent des mémoires qui continuent à être majoritairement hors dix-neuvième, quatre profils se mettront

⁹ Par exemple, à propos du roman de Philippe Aubert de Gaspé, *Les Anciens Canadiens*, Camille Roy, fait paraître, entre 1906 et 1939, 16 textes dont 6 seulement sont originaux. Cela représente le tiers des textes savants sur l'œuvre publiés durant la période, soit 16 sur 48.

¹⁰ Un travail de grande envergure a été mené sur les macro-récits de lecture de dix œuvres québécoises du XIX^e siècle, dans le cadre d'un projet de recherche subventionné commencé en 2001: *La non-lecture du XIX^e siècle québécois ou la constitution d'une vulgate* (CRSH 2001-2004).

¹¹ Manon Brunet, « La critique historique d'Albert Dandurand », *Voix et Images*, vol. 17, n° 2, (50) 1992, p. 203-218.

en place. D'une part le profil tout québécois, issu d'une thèse sur la littérature québécoise soutenue au Québec sur des corpus larges (Maurice Lemire, Gilles Marcotte, Jacques Blais) qui se déploie principalement par la suite dans des travaux sur la littérature québécoise, dont la littérature du XIX^e. Ensuite, un premier profil mixte, issu d'une thèse sur la littérature française contemporaine soutenue en France (Laurent Mailhot sur Camus, Georges-André Vachon sur Claudel) et de travaux ultérieurs sur la littérature québécoise du XIX^e ; et un second, mariant thèse sur le XIX^e français, soutenue en France et travaux ultérieurs sur la littérature québécoise, pas nécessairement du XIX^e siècle (André Brochu sur Hugo, Gilles Dorion sur Paul Bourget, Guy Laflèche sur Mallarmé, Clément Moisan sur Henri Bremond, Jacques Allard et Jacques Pelletier sur Zola). Et enfin un 4^e profil, celui des européens arrivés massivement au moment de l'expansion de la fréquentation universitaire (souvent à titre de coopérants), qui feront une thèse, puis se consacreront au XIX^e siècle français, sans qu'il y ait une continuité forte entre la thèse et les travaux ultérieurs : par exemple, Jeanne Goldin, spécialiste de Flaubert a fait une thèse sur Cyrano de Bergerac; Marc Angenot, spécialiste du XIX^e siècle et de la théorie du discours social a soutenu à l'ULB une thèse sur la rhétorique du surréalisme et une thèse annexe sur le créole haïtien.

Comme on a pu le constater les sujets de thèses sont souvent assez éloigné des champs de spécialisation ultérieurs, et la circulation entre les domaines est la règle plutôt que l'exception. Les travaux de Bernard Beugnot témoignent de cette circulation : après une thèse sur Guez de Balzac et des travaux de dix-septémiste, il participera à la publication des œuvres complètes d'Hubert Aquin, puis à celle de Francis Ponge, avant de réaliser seul celle de Jean Anouilh. Il me semble qu'il faut voir là une particularité sinon québécoise, du moins liée aux structures plus lâches des universités et des champs disciplinaires littéraires hors de l'Hexagone. On peut toutefois affirmer que le dix-neuvième siècle québécois est alors très fréquenté. Lorsque j'étais étudiante au baccalauréat, dans les années 1970, la moitié des professeurs du DEF donnaient occasionnellement des cours ou des séances sur la littérature québécoise du XIX^e siècle, ce qui paraît aujourd'hui extraordinaire, ou faisaient paraître des articles. Un travail sommaire, qui devrait être poursuivi pour préciser dans la moyenne durée les enseignements, les publications et les encadrements de mémoires et de thèses de chacun, permet d'identifier : Léopold Leblanc, Jeanne Demers, Laurent Mailhot, André Vachon, Réginald Hamel, Gilles Marcotte, Pierre Nepveu, Robert Melançon, François Hébert, Jean Cléo Godin, Albert LeGrand, Lise Gauvin et Nicole Deschamps, qui ont soutenu la création du CÉTUQ, le Centre d'études québécoises de l'Université de Montréal, en 1975.

Tous ne peuvent sans doute être considérés comme des dix-neuviémistes et l'on mesure donc le travail qui reste à faire, à partir des collections incomplètes d'annuaires, ou des traces éparses demeurées dans les archives. Le seul répertoire des mémoires et des thèses qui ait été retrouvé jusqu'à présent est celui du Département d'études françaises de l'Université de Montréal¹², ce qui explique la plus grande abondance d'informations pour cette université.

Ailleurs, les dix-neuviémistes travaillant sur la littérature québécoise sont aussi nombreux, entre autre à cause des grands chantiers mis en œuvre. À l'Université Laval, la préparation du premier tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, paru en 1978, mobilise de nombreux chercheurs dont principalement Maurice Lemire, directeur de la publication, mais aussi Jacques Blais, Jean Du Berger, Gilles Dorion, André Gaulin, Maurice Lebel et Alonzo Leblanc, Nive Voisine¹³ de même que de nombreux professionnels de recherche qui deviendront eux-mêmes dix-neuviémistes, dont Aurélien Boivin, Guy Champagne, Kenneth Landry. Cette intense activité, qui se prolongera dans cinq premiers tomes de *La vie littéraire au Québec*, et donnera lieu à la création, en 1981, du *Centre de recherche sur la littérature québécoise*. À l'Université d'Ottawa, les activités du Centre de recherche sur la civilisation canadienne-française (CRCCF), officiellement fondé en 1958 sous l'impulsion de Paul Wyczynski, avec la collaboration du père Bernard Julien, de Jean Ménard et de Réjean Robidoux¹⁴, favorisent le dépôt de riches fonds d'archives sur la littérature du dix-neuvième siècle et la mise en œuvre de travaux qui culmineront avec le grand projet d'édition critiques de la collection de la Bibliothèque du Nouveau Monde, dont la préparation débute en 1979, et les publications en 1986, placées sous la responsabilité de Jean-Louis Major¹⁵. Enfin, je m'en voudrais de passer sous silence la collaboration précieuse qu'apportèrent à ces diverses initiatives, dont la portée institutionnelles est évidentes, d'autres spécialistes de la littérature québécoise du dix-neuvième siècle, en particulier David Hayne (Université de Toronto), Jeanne D'Arc Lortie, John Hare et Roger Lemoine (Université d'Ottawa),

¹² Emmanuelle Sauvage, *Répertoire des mémoires et thèses déposés au Département d'études françaises de l'Université de Montréal (1934-1999)*, Collection « Cahiers de recherche », 13

Centre d'études québécoises (CÉTUQ), Département d'études françaises, Faculté des arts et des sciences, Université de Montréal, 2000, 116 p.

¹³ Nive Voisine est historienne, Jean Duberger est ethnologue, les autres sont des littéraires. Toutes les personnes énumérées enseignent alors à la Faculté des lettres de l'Université Laval.

¹⁴ Le centre sera ensuite dirigé par deux dix-neuviémistes : l'historien Pierre Savard, à partir de 1973, et la spécialiste de la poésie québécoise Yolande Grisé, à partir de 1985.

¹⁵ Jean-Louis Major, « "La bibliothèque du Nouveau Monde", un musée sans murs »

Francophonies d'Amérique, n° 1, 1991, p. 29-33. <http://id.erudit.org/iderudit/1004258ar> (Consulté le 27 juin 2016). Entre 1986 et 2015

Odette Condemine (Université Carleton), mais aussi les professeurs de l'Université de Montréal déjà nommés, Rétrospectivement, je crois que l'on peut affirmer que parallèlement à un vif intérêt pour *Une littérature qui se fait*, selon le titre de Gilles Marcotte, les années 1960-1990 ont été marquées par un travail intensif d'identification et de description de la littérature québécoise du XIX^e siècle québécois, caractérisé par la mise en œuvre d'importantes collaborations, lequel a ouvert la voie à une relecture des corpus, à partir de la fin des années 1980, sur la base de textes fiables.

Tous ces chercheurs pourront s'appuyer sur des revues savantes, mises en place dans les années 1960 et 1970, pour diffuser leurs travaux et s'inscrire dans des réseaux spécialisés. Chacune des universités en aura une. La première qui soit fondée est *Études françaises* (1965), qui s'imposera rapidement comme internationale, tant à cause de la constitution de son comité éditorial que par la diversité des sujets traités et l'origine variée des signataires. Une revue spécialisée en littérature québécoise naîtra en 1967, *Voix et images du pays*, qui deviendra dix ans plus tard *Voix et images*. Mais l'intrication des réseaux de recherche québécois et européens tiendra aussi, et peut-être surtout, à la générosité de quelques universitaires passeurs : Claude Duchet, Jacques Dubois, Jean-Marie Klinkenberg, entre autres, qui s'intéresseront à la littérature québécoise et qui créeront des ponts entre les spécialistes. Mais aussi à des pratiques spécifiques, entre autres celle de Gilles Marcotte, venu à Rimbaud et Michelet par le détour de la littérature québécoise du XIX^e siècle, Celles de Marc Angenot, dont les propositions théoriques, faites à partir de la littérature française du XIX^e, infléchiront les travaux sur la littérature québécoise.

Deuxième partie (à venir)

Deux dix-neuviémistes de choc : Gilles Marcotte et Marc Angenot

Travaux et réseaux. Sur la littérature française du dix-neuvième siècle

Conclusions

Listes